

Dada Masilo et l'art du détournement

Christian Saint-Pierre

Number 157 (4), 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79806ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Pierre, C. (2015). Dada Masilo et l'art du détournement. *Jeu*, (157), 88–89.

DADA MASILO

ET L'ART DU DÉTOURNEMENT

Christian Saint-Pierre



La chorégraphe sud-africaine Dada Masilo prend un malin plaisir à détourner les classiques de la danse occidentale. Dans son *Lac des cygnes*, irrévérencieux et pulsionnel, immémorial et contemporain, hommes et femmes portent sans discrimination le tutu et les plumes.

Le Lac des cygnes, chorégraphié par Dada Masilo (Dance Factory). © John Hogg

Aclamé aux quatre coins du monde, le spectacle de la Dance Factory de Johannesburg qui sera présenté en janvier à Ottawa, au Centre national des Arts, puis à Montréal, par Danse Danse, à la Place des Arts, a été créé il y a cinq ans. «Je n'aurais jamais cru travailler à une même pièce pendant aussi longtemps», avoue Dada Masilo. Il faut préciser que la chorégraphe s'est accordé le rôle d'Odette, celle qui, victime d'un sort, se transforme en cygne blanc à chaque lever du jour. «Techniquement, le spectacle me paraît plus exigeant qu'il y a cinq ans, explique-t-elle. Cela dit, d'un point de vue émotionnel, j'ai la nette impression de lui apporter une maturité que je n'avais pas du tout à la création. Quand j'ai un conflit d'horaire, ou bien que je ressens le besoin de prendre du recul à propos du spectacle, d'observer ce que font les danseurs, j'ai la chance d'avoir une excellente doublure, une danseuse à qui je confie mon rôle sans crainte.»

Née en 1985, Dada Masilo a grandi dans le *township* de Soweto. Formée aux danses classique et contemporaine en Afrique du Sud, elle a passé deux ans à Bruxelles pour étudier au Performing Arts Research and Training Studios, l'école d'Anne Teresa De Keersmaeker. Ses œuvres sont portées par un brillant métissage des styles. Sa relecture de *Carmen*, alliant flamenco et danse contemporaine, et celle de *Roméo et Juliette*,

rencontre du ballet et de la danse contemporaine, ont suscité beaucoup d'enthousiasme. Dans son *Lac des cygnes*, la danse africaine et le ballet s'entrechoquent, se confrontent et s'unissent, s'opposent et se complètent tout naturellement. En un seul spectacle d'un peu plus d'une heure pour une quinzaine de danseurs, où les arabesques se déploient, où les pieds nus frappent le sol, les hanches ondoient, les torsos dénudés se bombent et les chants s'élèvent, la créatrice parvient à explorer les grandes dichotomies du XXI^e siècle.

HOMOPHOBIE, MARIAGE FORCÉ, RACISME ET SIDA

Dans la relecture de Dada Masilo, le prince Siegfried ne tombe pas amoureux d'Odette, pas plus que d'Odile, son sombre double. Il se consume, au désespoir de sa famille, pour un cygne noir tout ce qu'il y a de plus mâle. Avec cette fable tragique, la chorégraphe évoque l'homophobie, les mariages forcés, les séquelles de l'apartheid et même, vers la fin, les ravages du sida. Elle entremêle le blanc et le noir, la tradition et la modernité, le masculin et le féminin, tout cela avec une légèreté qui transcende l'horreur, un humour consommé, presque farcesque par moments, qui désamorçe toutes formes de manichéisme ou même de provocation. «Hey, DJ, hit me!» lance la princesse comme pour donner le ton.

«Je ne crée pas pour provoquer, explique Dada Masilo. Je le fais pour soulever des questions, pour ramener certains problèmes à la surface. Nous vivons dans un monde qui a tendance à tout balayer sous le tapis. C'est impossible pour moi de faire ça. Je tiens à aborder ces questions de front. Utiliser des histoires connues me semble être le moyen idéal de rejoindre les gens. Tout le monde sait comment la fable se termine, mais c'est la manière dont elle est racontée qui importe. J'espère vivre un jour dans un monde égalitaire, où la race et le genre ne seront plus des enjeux.»

Dans un délectable prologue au spectacle, un maître de cérémonie aux apparences de féemarraine et à l'accent britannique prononcé procède à une analyse ironique, pleine de dérision mais tout de même fouillée, des clichés du ballet classique. Il est notamment question des affres du romantisme, des stéréotypes sexuels et des rivalités que peut déclencher cet équilibre délicat entre les solos et les moments d'ensemble. L'adresse au public, irrévérencieuse, met la table. Que ceux qui pensaient voir un *Lac des cygnes* engoncé dans les conventions se le tiennent pour dit: ici, les règles, toutes les règles, seront transgressées.



Le Lac des cygnes, chorégraphié par Dada Masilo (Dance Factory).
© John Hogg



Le Lac des cygnes, chorégraphié par Dada Masilo. Spectacle de la Dance Factory de Johannesburg, présenté par Danse Danse à l'hiver 2016. © Maurizio Montanari

Entre le prince et le cygne noir, les danses amoureuses sont somptueuses. Estompant les frontières entre le masculin et le féminin, entrelaçant grâce et virilité, les danseurs combinent les gestes amples et ceux, infimes, qui, par exemple, caressent doucement le visage. S'exprime clairement leur déchirement intérieur, cette envie de suivre la danse en même temps que de la quitter. La circulation du désir – d'abord inavoué, réprimé, puis débordant, souverain, et finalement anéanti – est dans tout le spectacle d'une grande beauté tragique.

L'URGENCE DE DIRE

Pour Dada Masilo, comme c'est le cas pour bien des créateurs, il s'agit en réalité de combler un vide. «Si j'ai commencé à chorégrapier, explique-t-elle, c'est précisément parce que les artistes que je côtoyais ne racontaient pas les histoires qui m'intéressaient, n'abordaient pas les sujets qui me semblaient essentiels. Je veux faire plus que divertir. Je veux que les gens ressentent, pensent, interrogent, pleurent, rient... Chorégrapier, c'est souvent ardu et stressant, si je continue à le faire, c'est que j'ai quelque chose à dire, que je ressens l'urgence d'exprimer. Je pense qu'on peut traiter de tous les sujets en danse. Pour y arriver, je m'appuie sur de grandes histoires,

des récits que je peux aisément rattacher à la réalité, à ce qui se passe dans ma vie et dans ma société.»

Tout comme le livret de Vladimir Begichev, où elle puise à sa guise, la musique de Tchaïkovski est un moteur pour Masilo, un point d'ancrage et un cadre dans lequel libérer son imaginaire. Les airs du grand maître, elle n'hésite d'ailleurs pas à les remplacer plusieurs fois par d'autres qu'elle qualifie de plus vigoureux et de moins conventionnels, des pièces de Steve Reich, de René Avenant, de Camille Saint-Saëns et d'Arvo Pärt. Tout en étant consciente qu'elle s'attaque à des canons, à des œuvres que certains considèrent comme intouchables, la chorégraphe se préoccupe peu de l'opinion des bien-pensants: «Je ne crois pas que Tchaïkovski ait fait sa musique pour une race ou pour une classe. À mes yeux, la musique est précieuse, elle est sans couleur, elle appartient à tout le monde.»

Quand on lui demande en terminant sur quelle grande œuvre elle songe maintenant à jeter son dévolu, Dada Masilo répond sans hésiter: «J'aimerais beaucoup chorégrapier *Le Sacre du printemps* en fusionnant la danse contemporaine et la danse tswana!» Un métissage qui promet et qu'on espère bien avoir la chance d'accueillir en nos contrées. ●

« Je veux faire plus
que divertir.
Je veux que les gens
ressentent, pensent,
interrogent, pleurent,
rient... »
– Dada Masilo

Propos recueillis par
Mathieu Leroux.